

DENIS VOIGNIER

**LES FoudRES DE
TARANIS**

(DONON 406)

dv – éditions / Strasbourg

1

Aetius le savait, il n'aurait pas dû s'aventurer aussi loin ce jour-là. Mais la viande commençait à faire cruellement défaut et il s'était décidé à partir à la chasse au gros gibier. Il était parti bien avant le lever du jour car sa mère l'aurait sans doute dissuadé de prendre cette initiative. Il avait laissé derrière lui le regroupement de maisons pour gagner la profonde forêt et avait marché un bon moment. Ayant certainement parcouru plusieurs lieues il n'avait pourtant aperçu aucun signe de gibier escompté. Cela lui avait paru étrange. À cette époque de l'année les animaux se regroupent en hardes nombreuses. Mais ce matin le calme et le silence l'étonnèrent. Les brumes épaisses enveloppaient les troncs longilignes

des boudeaux et il avait eu la riche idée de se vêtir de son b্লাuid de laine sur lequel il avait passé une veste de cuir épais afin de se prémunir de l'humidité. À sa main gauche son arc léger en bois de frêne et dans l'autre main, une flèche, prête à être encochée. C'est que du haut de ses quatorze ans, Aetius n'avait pas froid aux yeux. Grand, plutôt athlétique, les muscles des bras et des jambes plutôt déliés, il déplaçait une stature imposante pour son âge avec une souplesse de félin. Son regard perçant, d'un gris métallique, scrutait en permanence les alentours. Tous ses sens en éveil, il guettait le moindre signe qui aurait pu le mettre en alerte. Son habitude de la forêt lui permettait de décoder chacun des plus imperceptibles signes.

Le bruit se fit entendre. D'abord ténu, comme un bruissement de feuilles foulées, puis plus perceptible, accompagné d'un bruit rythmé, régulier et plus soutenu.

« En voilà un » pensa Aetius, qui armait déjà son arc.

Son regard fouillait la ligne sombre des sapins, un peu sur la gauche, un stade plus loin. D'après le bruit maintenant plus fort, l'animal devait être de taille.

« Très gros, vraiment très gros » se dit-il en même temps que sa propre réflexion fit naître en lui un sentiment d'inquiétude. Cela déclencha chez lui un réflexe immédiat de prudence et il se jeta à plat ventre dans le tapis épais de feuilles rousses, au creux d'un talus qui jouxtait de grands chênes centenaires. Bien lui en prit, car son gibier apparut à la lisière des sapins : deux cavaliers montés sur de lourds chevaux courts sur pattes. Deux cavaliers qu'Aetius n'eut aucune peine à identifier, deux pillards de cette horde de Francs Rhénans qui écumaient la région depuis quelque temps. Deux pillards qui se livraient certainement à la même activité que lui mais qu'il valait mieux éviter. Ce qui étonna Aetius, c'est que ces deux pillards se soient aventurés aussi près du campement.

Les deux cavaliers étaient vêtus d'amples tuniques de toile épaisse qui leur couvraient les genoux. Ils portaient de grosses bottes fourrées, tout comme les chapeaux vaguement pointus qu'ils avaient sur le sommet de leurs visages patibulaires. Une longue épée était glissée dans leur ceinture de cuir. Ils s'arrêtèrent, leurs chevaux humant soudainement l'air autour d'eux. Les pillards ne s'y trompaient pas. Ces

chevaux, peu esthétiques ni rapides, étaient robustes et dotés d'une sorte de flair comparable à celui des plus fins limiers. Ceci faisait d'eux d'excellents chevaux à pister un animal. Aetius se recroquevilla un peu plus dans son tapis de feuilles.

Les minutes qui suivirent lui parurent interminables, le silence pesant comme une chape de plomb sur les alentours. Le temps était comme arrêté et Aetius sentait son sang battre dans ses artères. Les deux hommes échangeaient des propos dans une langue qu'il ne comprenait pas.

Enfin, sur un signe de celui qui se trouvait devant, ils poussèrent un cri aigu et reprirent leur avancée dans le sous-bois, pour disparaître à l'opposé des grands chênes. Aetius aspira une grande goulée d'air frais qui lui permit de retrouver un peu de calme. Pendant quelques instants il avait réellement craint d'être découvert.

Il décida qu'il valait mieux cesser sa partie de chasse pour aujourd'hui et regagner des lieux plus sûrs. D'ailleurs, il rendrait compte aux gardes du campement de la présence de pillards à peu de distance en réalité. Cela valait la peine d'être examiné

et peut-être des mesures supplémentaires de protection seraient-elles mises en place. S'étant assuré discrètement que les deux cavaliers avaient bien disparu, il sortit de sa cachette et regagna rapidement le semblant de sentier qui le ramènerait chez lui. Il marchait d'un pas rapide, bien décidé à mettre le plus de distance entre ces hommes et lui.

Il remonta la longue pente des feuillus, traversa par deux fois le ruisseau de Bellus qui faisait ici quelques méandres entre les pierres de grès et les mousses aquatiques. Il avançait l'esprit plus serein, lorsqu'un nouveau bruit, montant rapidement en intensité se fit entendre. Cette fois, il n'eut pas le temps d'en chercher l'origine : il l'avait devant lui, à quelques pas* seulement. Un cavalier, semblable à ceux entr'aperçus tantôt, se tenait là, dans le creux d'une ravine, juché sur son cheval bas. Il tenait son épée dressée et un mauvais sourire, presque un rictus, tordait son visage. Ses petits yeux noirs brillaient d'une lueur mauvaise.